



FIFDH:

un vingtième rugissant

En 2003, les droits humains avaient enfin droit à un festival de cinéma à Genève. Vingt ans plus tard, la manifestation est toujours là, plus solide que jamais. Coup de projecteur.

Rachel M'Bon présentera son premier documentaire, «Je suis Noires», en première mondiale mardi au FIFDH. LAURENT GIRAUD



Racisme en Suisse:

l'ennemi qui ne dit

pas son nom

Rachel M'Bon signe «Je suis Noires», son premier documentaire. Il donne à entendre des récits de Suissesses noires. À découvrir mardi au FIFDH.

Alice Randegger

Être traitée de «négresse», ne pas assumer ses cheveux, avoir peur de voir ses enfants subir les mêmes injustices que soi... La réalisatrice Rachel M'Bon, elle-même métisse de mère suisse-allemande et de père congolais, aborde ces questions et bien d'autres dans «Je suis Noires», son premier film documentaire co-réalisé avec la cinéaste Juliana Fanjul. Projeté pour la première fois le 8 mars au FIFDH, il dresse le portrait de Suissesses noires et met en lumière le racisme helvétique, encore largement impensé.

La question du racisme a commencé récemment à émerger en Suisse. À titre personnel, vous en avez toujours eu conscience?

Je me suis longtemps enfermée dans le déni. C'est en 2016 que je me suis rendue compte que mes efforts d'assimilation totale ne m'apporteraient jamais le confort que j'imaginai. Je gommiais tout lien avec une potentielle africanité, et, malgré tout, on me renvoyait continuellement au fait que ma place ici n'était pas évidente, qu'elle ne coulait pas de source, qu'il ne peut pas y avoir d'Afrosuisses, au même titre que les Afroaméricains par exemple.

Qu'est-ce que cela a déclenché?

Une forme d'activisme. J'ai lu ou relu James Baldwin. J'ai découvert des féministes qui n'étaient pas blanches comme Maya Angelou, bell hooks, Audre Lorde. Ça a fait écho en moi. Je me suis sentie légitime dans ma démarche, à ma place. Il y a aussi eu le documentaire «Ouvrir la Voix» de la réalisatrice française Amandine Gay. Mais la Suisse, au contraire de la France ou des États-Unis, n'a a priori pas d'histoire coloniale; se battre contre le racisme ici, c'est se battre contre quelque chose qui n'existe pas.

Comment avez-vous fait pour découvrir les récits afrodescendants suisses?

J'ai commencé par observer toutes les femmes noires que je voyais autour de moi pour comprendre qui elles étaient et trouver des réponses à mes propres questions. Puis j'ai recueilli leur témoignage sur le compte Instagram @n_o_i_r_e_s. En tant que journaliste, l'absence d'Afrodescendants dans les médias, à part dans le sport, la musique, le divertissement, me frappait et je voulais les visibiliser. Des récits extrêmement importants sont apparus et, en 2019, l'idée du documentaire s'est imposée.

Tout au long du film, vous tendez un miroir aux femmes que vous interviewez. Au-delà de l'esthétisme, que voulez-vous raconter à travers le reflet, le portrait?

Qu'à partir d'un propos personnel, on peut aller vers un propos collectif qui peut avoir une dimension universelle. C'est l'«effet miroir» de Carl Gustav Jung, un psychiatre et psychanalyste suisse, et son questionnement autour du mécanisme de projection: tout ce que nous voyons chez l'autre n'est finalement que le reflet de nous-mêmes. J'ai aussi découvert qu'il y a peu de chiffres sur les Afrodescendants en Suisse... Nous sommes 3% de la population - 1,5% de femmes environ. Passer par des témoignages, c'est une façon de commencer à trouver des réponses. Sans oublier l'empathie qu'on ressent face à des récits incarnés plutôt que devant des données.

L'empathie et une prise de conscience brutale, les témoignages sont violents!

Oui, mais le propos reste tout à fait audible; il est encore très, très suisse. Étonnamment, Juliana Fanjul, ma co-réalisatrice, était plus choquée que moi par moments. Elle imaginait, comme beaucoup,



que la Suisse était peut-être épargnée par les inégalités raciales. Tant qu'on n'est pas confronté à la réalité du racisme, on peut l'ignorer. L'ignorance est d'ailleurs un des privilèges du pouvoir.

Vous ne tombez jamais dans les clichés de la femme «gazelle» ou «panthère». C'est le quotidien qui fait la force du propos.

L'entrée par la fétichisation et l'hypersexualisation des corps des femmes noires me semblait très intéressante, mais trop limitée. C'est un documentaire qui a plusieurs portes d'entrée. Il y a la déconstruction de mon besoin d'assimi-

lation totale. Celle, inventée, d'une Suisse exempte de tous problèmes raciaux. Et celle d'un parcours de femme lambda qui refuse de répondre à l'injonction d'être la femme et la mère parfaite. Le refus d'être une personne qui n'existe qu'à travers les regards de ceux qui l'enferment.

Parmi les sept femmes afrodescendantes dont vous faites le portrait, il y a le vôtre. C'était une évidence de parler en «je»?

Pas du tout! À 10 ans, j'ai fait semblant de ne pas voir mon père en sortant de l'école; j'avais honte de lui. Juliana Fanjul

et moi voulions le raconter et ça ne faisait pas sens si je n'apparaissais pas à l'image. Je suis finalement devenu le fil rouge du film, le lien entre les différentes histoires, mais ça m'a pris du temps. Ce n'est pas simple d'exposer ses vulnérabilités.

«Je suis Noires» De Rachel M'Bon et Juliana Fanjul, 52'. Projeté au FIFDH mardi 8 mars à 20 h (suivi du débat «Être Noir-e et Suisse: mettre fin au racisme systémique») et dimanche 13 mars à 14 h 30



Rachel M'Bon signe son premier documentaire -
«Je suis Noires» - en première mondiale au FIFDH
le 8 mars. LAURENT GUERAUD